

Se passer du passé ?

Alain de Benoist

Le grand public adore les livres d'histoire, mais l'histoire est sans doute aujourd'hui la discipline la plus maltraitée du système scolaire. Tout se passe comme si elle devait être neutralisée ou vaporisée. Pourquoi ? Parce qu'elle est porteuse d'un récit que certains détestent et voudraient voir se clore. Parce qu'elle est porteuse de tous les dangers de la mémoire. Parce qu'elle renvoie à quelque chose qui n'aurait rien à nous dire, sinon susciter en nous des pensées incorrectes : le passé.

La haine du passé vient de loin. A l'époque des Lumières, elle s'incarne dans l'idéologie du progrès. Présenté comme le moteur de l'histoire, le progrès, ce « parricide perpétuel » (G.K. Chesterton), est censé démontrer qu'aujourd'hui vaut toujours mieux qu'hier et que demain sera nécessairement encore meilleur. La modernité, entre d'autres termes, définit le présent comme ce qui échappe à un passé définitivement révolu. Pour l'idéologie dominante, on ne *doit* rien au passé. Nous sommes en dette vis-à-vis de la Terre entière, mais au passé on ne doit rien. En bon tenant de l'idéologie libérale, Benjamin Constant proposait ainsi d'« immoler le présent » aux lendemains qui chantent. Destituer le passé, c'est empêcher qu'il puisse être une préfiguration de l'avenir.

Le rêve bimillénaire de la « fin de l'histoire » est une autre façon d'en finir avec le passé. Qu'on la dénomme Jugement dernier, société sans classes ou marché planétaire se régulant automatiquement de lui-même, ou encore retour fusionnel à la nature évacuant la pluralité des cultures, toute l'idéologie

dominante aspire à la fin de l'histoire, à son arrêt sur un état stationnaire. Tous les iconoclasmes, tous les totalitarismes ont aussi affiché une même prétention à « faire du passé table rase » pour faire croire qu'avant eux il n'y a rien eu.

Il existe encore une autre raison pour disqualifier le passé. Si l'on ignore le passé, on ne peut pas apprécier la valeur du moment historique que nous vivons, puisqu'un tel jugement, une telle appréciation, exigent une comparaison. Or, la comparaison ouvre les yeux. Le regard sur les grandes œuvres du passé permet de mesurer à la fois l'ampleur de ce que nous avons perdu et la bassesse du niveau auquel nous sommes tombés. Rendre cette comparaison impossible est l'une des raisons d'agir des effaceurs de mémoire. Rappelons-nous ce que disait Pasolini : « Du point de vue anthropologique, la révolution capitaliste exige des hommes dépourvus de lien avec le passé ».

Il y a enfin ceux qui rêvent d'une Europe seulement dotée d'une « mémoire négative », ceux qui ne s'intéressent au passé que pour en faire un repoussoir, un motif de repentance. L'anachronisme est alors de rigueur, puisqu'il s'agit de porter sur une époque un jugement lié au système de valeurs d'une autre époque (la nôtre). Pour les pétroleuses du néoféminisme, le passé c'est la domination et le patriarcat. Pour les « wokistes », le passé n'a été qu'obscurantisme, colonialisme, persécutions et discriminations – à oublier d'urgence sinon pour prononcer un mea culpa permanent. Ainsi transformé en musée des horreurs, le passé n'a d'intérêt que pour autant qu'il annonce un présent bien décidé à rompre avec lui. S'il ne le fait pas, il doit être « annulé ». Du passé, dit Alain Finkielkraut, « nous ne sommes plus les héritiers, nous sommes son tribunal ». Bienvenue tous ceux qui ne se rattachent à rien, et surtout pas à une origine.

L'idéologie du progrès se fonde sur une dépréciation de principe du passé, vu comme un simple mélange de contraintes et de superstitions archaïques. Aux yeux de ceux qui veulent

« sanctuariser le progrès », tout regard non hostile posé sur le passé ne peut donc relever que de la « nostalgie » irrationnelle ou de la « réaction ». Les adversaires du progressisme sont perçus comme des hommes du passé, c'est-à-dire comme les résidus maléfiques d'un vieux monde qu'il faut éliminer. Quiconque regarde en arrière est excommunié.

Walter Benjamin, qui se réclamait d'un communisme ayant « annihilé en lui-même l'idée de progrès », voyait pourtant dans la révolution à venir, non l'aboutissement naturel de la marche en avant de l'humanité, mais bien plutôt un coup d'arrêt à une évolution catastrophique, c'est-à-dire un acte conservateur (au sens du *katechon* schmittien) mettant fin à une fuite en avant. Karl Marx définissait lui-même la société socialiste future comme une « renaissance, dans une forme supérieure, d'un type social archaïque ». C'est dans cet esprit qu'Annie Frémaux a pu écrire : « Il n'y aura pas de projet tourné vers l'avenir sans conservation : conservation des processus écologiques face aux politiques de destruction et d'appropriation privée, conservation des biens en lieu et place de leur destruction systématique par le système institué du gaspillage, conservation d'une conception humaniste de la culture et de l'éducation face aux attaques du néolibéralisme, conservation d'activités solidaires [...] C'est pourquoi nous pouvons soutenir que le conservatisme est la seule position radicale cohérente de notre époque ou encore que la conservation est un acte aujourd'hui résolument révolutionnaire ».

Ceux qui croient pouvoir se débarrasser du passé le regardent comme quelque chose qui est derrière nous (et ne cesse de s'éloigner de nous), parce qu'ils raisonnent selon une conception linéaire de l'histoire. A cette image de la ligne il suffit d'opposer celle de la sphère pour adopter une vision *tridimensionnelle* où le passé, comme l'avenir, n'est qu'une dimension de tout instant présent. Le passé n'est en fait ni une consolation, ni un refuge, ni un musée. Il ne faut pas chercher à y retourner, mais à y recourir.

Sa vraie vertu n'est pas de nous dire comment le répéter, mais de nous apprendre, en nous appuyant sur lui, à savoir comment régénérer l'histoire par l'invention d'un nouveau mythe, à (re)commencer pour formuler un projet encore jamais vu. Parce qu'il est de tout temps, le passé c'est ce qui ne passe pas.

Source : revue *Éléments*, n° 209